

Recherches sociographiques



Micheline LABELLE, Geneviève TURCOTTE, Marianne KEMPENEERS et Deirdre MEINTEL, *Histoires d'immigrées. Itinéraires d'ouvrières colombiennes, grecques, haïtiennes et portugaises de Montréal*

Daniel Gay

Volume 29, numéro 1, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056355ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056355ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gay, D. (1988). Compte rendu de [Micheline LABELLE, Geneviève TURCOTTE, Marianne KEMPENEERS et Deirdre MEINTEL, *Histoires d'immigrées. Itinéraires d'ouvrières colombiennes, grecques, haïtiennes et portugaises de Montréal*]. *Recherches sociographiques*, 29(1), 144–146. <https://doi.org/10.7202/056355ar>

certaines données statistiques trop détaillées pour un lecteur profane, comme le nombre annuel des immigrants et la distribution de la population immigrante selon l'âge et le sexe. Une économie d'espace, en regroupant certains chiffres ou en les discutant sans en donner le détail, aurait identifié le propos à des lecteurs autres que d'éventuels chercheurs, à qui il est permis de douter que le texte écrit serait satisfaisant.

Finalement, on peut se demander aussi pourquoi on a traité en une seule communauté les personnes d'origine belge, plutôt que de les distinguer en Flamands et en Wallons, alors qu'on a cru bon, avec raison, de traiter séparément de quatre groupes d'origine britannique. Faut-il se demander pourquoi on présente de façon unitaire, dans les deux tomes parus, les communautés belge, espagnole, finlandaise, française et suisse, tout en indiquant que les nations en cause, tout comme le Canada et le Québec, comportent des minorités nationales, alors que les immigrants yougoslaves sont présentés comme des communautés croate, serbe et slovène? On se demande en vain quels critères sont entrés en ligne de compte dans les choix arrêtés. De même, on rapporte des éléments de l'histoire de pays de peuplement national composite et l'on mentionne en passant le pluralisme linguistique. Mais on passe sous silence la question des aménagements linguistiques qu'on y a faits pour les comparer aux nôtres. Il n'y a, croyons-nous, que les auteurs des préfaces aux deux tomes publiés, Pierre Bourgault et Réjean Lachapelle, qui ont tenté de présenter l'immigration et l'adaptation des communautés culturelles à la dualité canadienne et québécoise dans leur complexité. Dans une série d'ouvrages qui traitent essentiellement de l'immigration aux plans historique et contemporain, il nous semble regrettable d'être en présence de textes aussi limités et partiels.

Jacques BRAZEAU

*Département de sociologie,
Université de Montréal*

Micheline LABELLE, Geneviève TURCOTTE, Marianne KEMPENEERS et Deirdre MEINTEL,
Histoires d'immigrées. Itinéraires d'ouvrières colombiennes, grecques, haïtiennes et portugaises de Montréal, Montréal, Boréal Express, 1987, 275p.

Ces femmes du Tiers-Monde et de la périphérie de l'Europe du Sud qui, pour la plupart, traversent la ville dans l'indifférence de la foule, qui sont-elles? Quelle est leur situation actuelle dans la structure sociale du Québec? Comment leur triple statut d'immigrées, de femmes et de membres de groupes ethniques ou ethno-raciaux informe, dans son apparente unité dialectique, leur style d'insertion dans le tissu social, oriente leurs projets? Quel est le poids relatif de leur passé de candidates à l'émigration, dans leur trajectoire professionnelle? Comment en sont-elles affectées dans leur être total?

Ce sont les principales préoccupations des auteurs. Leur analyse sociologique et anthropologique exigeante rompt heureusement avec une longue tradition de misérabilisme dont s'inspirent encore certains travaux prétendument scientifiques sur la « condition humaine » dans la migration internationale. À la suite de grands classiques de la littérature — François Coppée, Beaudelaire, Saint-Exupéry... — d'aucuns continuent de

s'émouvoir de « l'exil impie » des transplantés, de leur petite misère quotidienne, mais surtout de leur rôle d'acteurs jugés impuissants ou résignés d'un drame supposément dû par la fatalité du destin et donc imprévisible et incontrôlable. Au contraire, même si elles font justement preuve d'une profonde sensibilité humaine, Micheline Labelle et ses associées s'attaquent résolument au problème fondamental, sans romantisme et sans mièvrerie : il est plutôt d'ordre structurel et s'alimente, par ailleurs, à la dynamique des rapports capitalistes internationaux. Dans cette perspective, d'une part, le pays d'origine des immigrées et la « société d'accueil » — j'aime moins cette expression, surtout lorsqu'on l'applique aux travailleurs dont l'utilisation éventuelle de la force de travail est planifiée — ne sont pas perçus comme des îles solitaires ; ils ont leur place dans la division internationale du travail et sont intimement liés en tant qu'éléments stratégiques du système capitaliste. D'autre part, la femme immigrée est saisie sous l'angle d'un être humain total qui vend sa force de travail, et non sous celui de l'Ève exotique, ensorcelante et parfumée. Les ouvrières du textile, de la restauration ou de la domesticité que les auteurs font défiler sous nos yeux ne sont pas vêtues de noir, la tête ornée d'un turban multicolore, drapées dans leur madras surréaliste... Voici, au contraire, des femmes engagées dans un corps-à-corps quotidien avec la vie, les unes sans doute temporairement bloquées par l'effet d'une socialisation défavorable, les autres donnant l'impression de faire le pénible mais nécessaire apprentissage, dans des milieux de travail comme dans le foyer, d'une conscience politique nouvelle. Dans les récits palpitant d'intérêt qui structurent *Histoires d'immigrées...*, Ève achève de mourir, et l'on sent qu'Antigone est en train de naître. Enfin, les auteurs ont su avantageusement éviter l'écueil d'une obsession : celle de l'irrésistible prise en considération, pour expliquer ou prédire les comportements, des seules structures globales, impersonnelles, froides, infinies.

Plus spécifiquement, cette recherche sur les femmes immigrées au Québec privilégie les Grecques, les Portugaises, les Haïtiennes et les Colombiennes établies à Montréal — les deux premiers groupes provenant d'une immigration plus ancienne, les deux derniers, d'une plus récente. « Jeunes célibataires ou mères de familles, citadines ou paysannes, elles travaillent comme domestiques ou comme ouvrières dans les manufactures de vêtements ; elles sont employées des services d'entretien dans les tours à bureaux, ou encore elles sont couturières à domicile. » L'enquête a été menée auprès de soixante-seize d'entre elles, qui retracent leur itinéraire depuis le pays d'origine jusqu'au pays d'implantation. Cet ensemble de récits dessine les contours d'une « géométrie passionnée » — celle de leur situation globale en tant que femmes, ouvrières et membres de groupes ethniques ou ethno-raciaux dans la société québécoise contemporaine, traversée de contradictions de classes, non exempte de racisme et de xénophobie, mue également par des tendances à l'ouverture sur l'universel et à la crispation frileuse. Ces « histoires de vie », en plus de révéler des facettes largement inconnues du travail ouvrier, de la solidarité ouvrière, de l'entraide et des conflits entre immigrés, soulignent le rôle central joué par les femmes dans les migrations internationales de travail. Sous ce dernier rapport, celles-ci œuvrent souvent dans les secteurs informels, et pourtant vitaux, de l'économie, et généralement dans des conditions particulières...

Qu'est-ce qui justifie l'intérêt de l'équipe pour les « femmes immigrées » au Québec ? Tout d'abord, elles sont incrustées dans le tissu social du Québec ; loin d'être des « importées » ou des objets de curiosité exotique et passagère, elles sont Québécoises.

« Des 914 000 immigrés admis au Québec, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, près de la moitié (439 000) étaient des femmes. En 1981, 270 000 d'entre elles étaient encore au pays et représentaient environ 8 % des Québécoises et 18 % des Montréalaises, la majorité (soit 88 %) résidant dans la métropole. Il s'agit là d'une proportion stable depuis le début du siècle, puisque alors elle était déjà de 5.5 %. » (P. 10.)

Par ailleurs, il faut tenir compte du net changement intervenu dans la composition ethnique de l'immigration internationale :

« Lors du recensement effectué en 1971, environ 80 % de la population féminine immigrée était de souche européenne (Italie, Grande-Bretagne, France, Grèce, Belgique, Pologne, Hongrie, Roumanie, Espagne, etc.), américaine et chinoise. Par la suite, les femmes originaires des Caraïbes, d'Afrique et d'Asie ont pris une importance considérable puisque, d'après le recensement de 1981, elles représentent, à elles seules, 30 % de la population féminine née à l'extérieur. Ces changements se retrouvent autant au Canada qu'au Québec. » (P. 11.)

De telle sorte que le choix effectué par Micheline Labelle et ses associées d'un échantillon de travailleuses est dicté, selon elles, par le double fait de l'importance de la surféminité dans les flux migratoires dans les décennies 1970 et 1980, et par l'apparition de nouvelles régions du globe (les Caraïbes, l'Amérique latine et l'Asie) « comme grandes pourvoyeuses de main-d'œuvre en lieu et place de l'Europe ». Enfin, on sent que l'équipe s'est assigné un objectif politique : exhumers des statistiques officielles généralement trop globales, donc peu différenciées, parfois muettes, les ouvrières immigrées au Québec et les rendre, en quelque sorte, à la vie : « Nous avons voulu sortir ces femmes de l'ombre des statistiques officielles et les rendre socialement visibles — saisir, décrire, comparer leurs modes de vie dans leur pays, leurs procès migratoires, leurs trajectoires socio-professionnelles au Québec et comprendre comment leur situation d'immigrées se répercute sur leur vie en général. » (P. 13.) Elles ont laissé la parole à celles qui n'ont pas de voix dans la Cité.

Il s'agit donc d'une recherche importante sur les « femmes d'ici ». Les auteurs ont réalisé leurs objectifs. Leur imagination n'est pas circonscrite par la « société globale » ; elles s'intéressent plutôt au Québec total. Elles ne font pas de la « sociologie québécoise » ; elles se révèlent plutôt des artisans de la difficile sociologie du Québec. *Histoire d'immigrées...* pose des jalons. Ce n'est pas le genre de livre qu'on a envie d'oublier après l'avoir lu.

Daniel GAY

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Viviane ACOCA, avec la collaboration de Jean-François Manègre, *Le partage du travail. Problématique et possibilités d'application dans la fonction publique du Québec*, Québec, Ministère de la main-d'œuvre et de la sécurité du revenu, 1985, 254p.

Le thème, semble-t-il, a déjà quelque peu vieilli, tout au moins dans l'actualité. L'idée même du partage du travail pose un certain nombre de problèmes : il n'est pas difficile d'imaginer que les gens déjà bien installés dans les structures du marché du travail